

Revue Bibliographique.

De la Politesse et du Bon Ton, ou Devoirs d'une Femme Chrétienne dans le monde, par la Comtesse Drohojowska; 2^e édition. Paris, 1860.—
Du Bon Langage et des Locutions Vicieuses à éviter, par le même auteur.
—L'art de la Conversation au point de vue Chrétien, par le R. P. Huguet; 2^e édition. Paris, 1860.—De la Charité dans les Conversations, par le même auteur.

(Suite.)

Cette idée d'attribuer la médisance à la curiosité si elle n'est point neuve a du moins le mérite d'être présentée avec beaucoup d'originalité et elle est d'une grande vérité pratique.

Quant à la médisance elle-même, aux procédés odieux qu'elle emploie, aux ruses quelquefois grossières, quelquefois habiles dont elle se sert pour parvenir à son but, aux épouvantables conséquences qu'elle entraîne, c'est là un sujet pour bien dire épuisé. Depuis le portrait du médisant tiré des livres saints jus qu'à la charmante description de la calomnie de Beaumarchais, qui se chante à l'Opéra avec une musique si imitative, que de magnifiques choses ont été dites sur ce sujet par les prédicateurs, les moralistes, les poètes et les romanciers! (1)

Sur sa fréquence, on ne saurait rien dire de plus que, cette question que l'on trouve dans un des livres saints: *Quel est celui qui ne pèche pas par la langue!* (Eccl.) Saint Paulin l'appelait le dernier piège du démon, celui dans lequel tombe ceux qui ont évité tous les autres, et le Père Bourdaloue l'appelait le vice propre des dévots. (2)

« La langue, dit Saint Bernard dans son style énergique et imagé, la langue est une petite partie de nous-mêmes; mais si vous n'y faites pas attention elle fait beaucoup de mal: elle lèche par la flatterie, elle mord par la médisance, elle tue par le mensonge; elle lie et on ne peut la lier; elle se glisse comme le serpent, elle passe comme une flèche; mais elle brûle cruellement; elle pénètre facilement dans l'âme; mais elle en sort difficilement. Du même trait elle cause la mort à trois personnes, à celui qui médit, à celui dont on médit et à celui devant qui l'on médit. »

Et cependant malgré tout ce qui se dit et s'imprime sur ce sujet, la médisance et la calomnie vont leur train, elles sont de tous les pays et de toutes les époques; l'intempérance, l'immoralité, les désordres de toute espèce ont pour bien dire leurs périodes d'accroissement ou de répression; mais la rage de dire du mal de ses semblables paraît être une des choses les plus difficiles à guérir ou à réprimer.

Le dilemme suivant que pose un illustre docteur est peut-être ce que nous avons vu de plus propre à faire rentrer les médisants en eux-mêmes au simple point de vue de l'honneur et du bon sens :

« On celui de qui vous parlez est votre ennemi, ou c'est votre ami, ou c'est un homme indifférent à votre égard. S'il est votre ennemi, dès lors c'est la haine ou l'envie qui vous engage à en mal parler; et cela même parmi les hommes a toujours été traité de bassesse et l'est encore. Quoique vous puissiez alléguer, on est en droit de ne pas vous croire et de dire que vous êtes piqué; que c'est la passion qui vous fait tenir ce langage, que, si cet homme était dans vos intérêts, vous ne le décrieriez pas de la sorte, et que vous approuveriez en lui ce que vous censurez en ce moment avec tant de malignité.

« Au contraire, si c'est votre ami (car à qui la médisance ne s'attaque-t-elle pas?), quelle lâcheté de trahir ainsi la loi de l'amitié, de vous élever contre celui là même dont vous devez être le défenseur, de l'exposer à la risée dans une conversation, tandis que vous l'entretenez ailleurs de belles paroles, de le flatter d'une part et de l'outrager de l'autre!

« Mais je veux que cet homme vous soit indifférent, n'est-ce pas une autre espèce de lâcheté de lui porter des coups si sensibles? Puis-je vous le regardez comme indifférent, pourquoi l'entreprenez-vous? N'en ayant reçu nul mauvais office, pourquoi êtes-vous le premier à lui en rendre? Qu'a-t-il fait pour s'attirer le venin de votre médisance? Vous n'avez rien, dites-vous, contre lui, et cependant vous l'offensez et vous le blessez. Je vous demande s'il est rien de plus lâche qu'un tel procédé. »

L'anecdote suivante termine admirablement le chapitre de la médisance et de la calomnie :

« Saint Philippe de Néri reçut un jour une femme s'accusant d'être sujette à la médisance.

« Ce défaut est-il fréquent chez vous ? » demanda le saint.

« — Oui, très-fréquent, répondit la pénitente. En présence d'un aveu si franc, l'habile directeur comprit qu'il y avait dans la mauvaise habitude de cette chrétienne plus d'étourderie et de légèreté que de perversité réfléchie. Il fallut avant tout éclairer cette âme sur les

suites fâcheuses de ce péché qu'elle commettait avec une si déplorable facilité. Comment s'y prit saint Philippe de Néri? la recette est bonne; elle mérite que nous la produisions ici dans l'intérêt de tous. Beaucoup de fautes ne sont si communes dans le monde que parce qu'on ne réfléchit pas assez qu'il suffit d'un instant pour les commettre, et que des siècles souvent ne suffisent pas pour les réparer. Comment, avous-nous dit, comment s'y prit saint Philippe? Ecoutez et profitez de la leçon, vous tous qui lisez ces lignes.

« — Ma chère fille, dit le saint à sa pénitente agenouillée, votre faute est grande, mais la miséricorde de Dieu est grande aussi; avec la prière, avec la volonté énergique de vous corriger, je ne doute pas que vous ne triomphiez bientôt de la mauvaise inclination dont vous venez de vous accuser. Pour votre pénitence, mon enfant, voici ce que vous ferez: Vous irez au marché voisin; vous achèterez une poule récemment tuée et convertie de ses plumes; vous vous acheminerez ensuite hors la ville, jusqu'à un point déterminé, en faisant plusieurs détours, et en plumant la poule que vous tiendrez en vos mains pendant toute la durée de la promenade que je vous impose. Votre course finie et la poule plumée, vous reviendrez me trouver pour me rendre compte de votre ponctualité à remplir mes ordres, que je vous donne au nom du Dieu dont je suis le ministre.

« Inutile de dire l'étonnement de cette femme si étrangement punie par un saint religieux, incapable assurément d'une plaisanterie dans l'exercice même de son auguste ministère.

« — J'obéirai, mon Père, dit-elle en faisant taire toute objection dans son esprit, j'obéirai.

« Et la voilà qui se rend au marché voisin, achète une poule, puis se met en route en la plumant, comme elle en avait reçu l'ordre.

« Bientôt elle revient vers son confesseur, empressée de lui faire part de son exactitude à accomplir la pénitence imposée, et désireuse aussi d'avoir l'explication d'une si singulière pénitence.

« — Ah! dit le saint en retrouvant sa pénitente, vous avez fidèlement suivi la première partie de mon ordonnance comme médecin de votre âme; accomplissez maintenant la seconde, et vous serez guérie. Retournez à l'endroit d'où vous arrivez, repassez par les mêmes chemins, et ramassez une à une toutes les plumes de la poule que vous venez de dépouiller de vos mains.

« — Mais c'est impossible, s'écria la pauvre femme au comble de la surprise, c'est impossible. J'ai semé ces plumes au hasard et de tous les côtés sur ma route; le vent en a emporté plusieurs dans les directions les plus opposées. Comment voulez-vous, mon Père, que je puisse les retrouver maintenant?

« — Eh bien! mon enfant, dit aussitôt le bon religieux, eh bien! les médisances sont comme ces plumes que vous renoncez à pouvoir rattraper une fois que le vent les a dispersées. Vos paroles meurtrières et funestes sont allées dans toutes les directions; rattrapez-les maintenant si vous le pouvez!... Allez et ne péchez plus.

« L'histoire ne nous dit pas si la bonne femme se corrigea, mais c'est probable. Cette leçon emporta la pièce, il fallait être un saint pour la trouver; il faudrait être un sot pour ne pas en tirer profit. »

La manie de répéter à ses amis ce que d'autres ont dit sur leur compte est une des plus dangereuses choses qu'il y a de plus communes que l'on rencontre dans le monde. C'est insulter grossièrement celui à qui l'on s'adresse; et l'on ne saurait manquer d'avantage aux convenances, à la délicatesse, à la plus simple politesse. Quelle différence y a-t-il entre dire soi-même des injures à une personne ou lui redire celles que d'autres ont proférées? C'est agir cruellement avec ses amis, et d'une manière inexcusable et tout à fait sauvage envers de simples connaissances, que de les affliger par de semblables discours. De même que le meilleur moyen de faire disparaître l'infâme et lâche habitude d'écrire des lettres anonymes serait de les brûler sans même achever de les lire, et de n'en jamais rien dire à personne; le meilleur moyen de décourager les rapports serait de n'en tenir aucun compte. (1)

Le Père Huguet donne des motifs très-sages du peu de cas que l'on doit faire de tout ce qui nous revient de cette manière.

« Mais, de peur qu'en prenant même une résolution de juger sainement des rapports qu'on nous fera, et de n'en croire aucun qui ne soit revêtu de circonstances qui le rendent entièrement assuré, on ne laisse pas de s'y tromper, en prenant pour certain ce qui ne l'est plus, il est bon de faire réflexion sur quantité de rapports qu'on remarque tous les jours, qui, paraissant constants et indubitables, se trouvent néanmoins

(1) « Les lettres anonymes sont une chose si lâche, dit un écrivain distingué, qu'un homme de cœur et de sens ne doit se les permettre sous aucun prétexte, pas même pour la plus légère et la plus inoffensive plaisanterie. Quant à celui qui se les permet pour affliger ou mortifier quelqu'un, ou pour faire du tort à un tiers, il n'y a pas d'infamie ni de bassesse dont je ne le pense capable. Si je découvrais qu'une personne a écrit une lettre anonyme de ce genre, je ne songerais pas plus à vivre dans son intimité ou même dans sa société que dans celle d'un faussaire ou d'un empoisonneur. »

(1) Relire la charmante poésie de Mlle. Ségalas: *Les médisants* que l'on trouve dans notre premier volume p. 129.

(2) Prenez garde ajoutait-il, je ne dis point que c'est le vice de la dévotion, à Dieu ne plaise!